

XYZ. La revue de la nouvelle



Resserrer les liens

Janique Robitaille

Numéro 65, printemps 2001

Toiles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robitaille, J. (2001). Resserrer les liens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 37–40.

Resserrer les liens

Janique Robitaille

L'idée lui est venue en observant Nectarine à l'œuvre. Nectarine est le surnom qu'il a donné à l'araignée qui a façonné son nid dans la fenêtre de son atelier. Des heures durant, il peut contempler ses longues pattes fines à rayures et son corps orangé.

Fasciné par son intelligence, son agilité, il la regarde tisser sa toile, tendre ses fils d'une extrémité à l'autre du châssis. Témoin de sa patience, il guette son immobilité, jusqu'à ce qu'une innocente proie vienne se prendre dans ses filets. Alors, à toute vitesse, elle sort de sa cachette pour attaquer la malheureuse, qu'elle engourdit de son venin avant de l'emmailoter dans ses fils de soie. Chaque fois, Paul est émerveillé par le spectacle.

L'araignée ne craint plus la présence de Paul. Non seulement elle ne fuit plus lorsqu'il s'approche de la fenêtre, mais en toute confiance elle monte sur la main qu'il lui tend et chatouille ses doigts de ses petites pattes velues. Il la repose dans sa toile, pour s'approprier quelques bouts de fil qu'il étudie rigoureusement à l'aide d'un microscope. En échange, il lui offre des mouches vives, attrapées au vol.

On s'est toujours moqué de lui. Toute sa vie, il a subi une réputation non méritée de crétin à lunettes. Une seule femme s'est intéressée à lui, en dépit de sa laideur et de ses goûts baroques. Elle n'a pas ri quand il lui a confié son rêve de devenir entomologiste. Au contraire, elle a essayé de comprendre, de partager sa passion pour les insectes. Elle s'est intéressée à lui, l'a même embrassé, touché. Ils demeurent sous le même toit depuis maintenant quinze mois et Paul est le plus heureux des hommes. Était. Jusqu'à ce que l'attitude de Corina se mette à changer. Depuis quelque temps, elle multiplie les absences, se montre distraite, rejette ses avances du revers de la main. Elle voit quelqu'un d'autre, ça ne peut être que cela.

Elle le délaisse et il doit l'arrêter, elle ne sait plus ce qu'elle fait, il faut l'arrêter avant qu'elle ne le quitte à jamais. Il a besoin

de Corina. Et Corina a besoin de lui. Ils s'appartiennent l'un l'autre. Lui seul a le droit de l'aimer, de la toucher, de sentir son parfum, de la regarder. Il doit la retenir. À tout prix. Resserrer les liens qui les unissent. Resserrer les liens.

Le fil de soie presque invisible est collant, résistant. À l'épreuve des intempéries et des plus grosses proies, comme cette sauterelle qui, un jour, s'est vue piégée dans l'arantèle de Nectarine. Après des heures d'examen, maintes tentatives et expériences, sueurs et patience, Paul réussit à confectionner un fil, puis une toile, réplique miniaturisée de celle de Nectarine. Il y dépose l'araignée, qui semble fort aise dans cet habitat réalisé de main d'homme. Il attrape alors une mouche, qu'il jette dans le réseau de fils. Et c'est l'œil brillant qu'il regarde l'insecte se débattre vainement, dans « sa » toile, jusqu'à ce que Nectarine coure la neutraliser et l'envelopper pour le repas du midi. Son plan est au point. Corina ne le quittera plus jamais.

Dès que Corina s'est endormie, Paul quitte la maison comme un voleur. Il enfle la combinaison et les gants qu'il a confectionnés pour l'événement et se met à l'œuvre. L'entrée est bordée d'arbres, l'emplacement idéal. Il commence par enrouler des fils autour du sapin à gauche de l'allée, puis il les déploie un à un en travers de celle-ci et les lie à une épinette, à droite. À l'aide d'un escabeau et d'une lampe de poche, il tend ainsi des centaines de longs fils collants et quasi invisibles, jusqu'à deux mètres de hauteur. Puis il entreprend de tisser les verticaux et les obliques.

Le jour pointe lorsque Paul termine sa besogne. C'est avec fascination qu'il regarde le résultat. Une toile d'araignée géante, fabriquée de ses propres mains.

— Voyez-vous de quoi est capable le crétin à lunettes ? dit-il à voix haute.

Il s'accorde encore quelques minutes pour contempler son chef-d'œuvre, avant de rentrer et de se faufiler sous les couvertures, contre le corps chaud de Corina. Pendant son sommeil, des dizaines, des vingtaines d'araignées se mettent à explorer la toile gigantesque et paradisiaque.

— Vas-tu dormir toute la journée ? Il est onze heures !

Paul se lève en sursaut.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne vas pas travailler ?

— Nous sommes dimanche.

— Dimanche ?

— Qu'as-tu fait hier soir ? Je parie que tu es resté plongé dans tes livres une partie de la nuit.

Ce qu'il a fait la veille lui revient alors à l'esprit comme une vision d'horreur.

— Dimanche... répète-t-il à mi-voix.

— Oui et comme tous les deux dimanches, ma sœur et son fils viennent nous rendre visite. Alors, si tu sortais du lit ? Elle vient de téléphoner, ils arriveront dans cinq minutes.

Au moment où Paul prend conscience de la bêtise qu'il a faite, il entend l'aboiement d'un chien. C'est Poney, le labrador de la sœur de Corina. Paul se précipite, dévale l'escalier, se prend le pied dans le tapis et s'étend sur le parquet. Il gémit, se relève d'un bond et sort de la maison en laissant la porte ouverte derrière lui. Aussitôt, il aperçoit la sœur de Corina, le petit de cinq ans et le labrador, marchant allègrement vers la maison. Vers la toile.

Paul se met à crier en agitant les bras.

— Non, n'avancez plus, arrêtez-vous ! Ne passez pas dans l'entrée, non !

Sa belle-sœur et l'enfant le saluent de la main en souriant. Poney remue la queue.

— Non !!

Il court de plus belle et, à un pas de la toile, trébuche sur un gros caillou. Il plonge, les mains devant, et s'étale de tout son long dans l'énorme toile gluante.

Alertée par les cris de son conjoint, Corina sort sous le porche. Médusés, les visiteurs restent immobiles devant le spectacle de l'oncle Paul se démenant comme un fou pour se libérer d'une étreinte presque invisible. La terreur anime les yeux de Paul lorsqu'il aperçoit, par centaines, par milliers, des araignées se ruant vers lui. Certaines grosses et noires, d'autres petites et brunes, des blanches, des minces, des velues, toutes les espèces d'araignées des bois environnants rassemblées dans un même but, le festin de leur vie.

Une multitude de bestioles entreprennent d'envelopper les jambes de Paul, alors que les autres s'approchent dangereusement de son cou. Sa belle-sœur attrape son fils pour cacher le visage de l'enfant contre elle, détourne aussi le sien. Poney aboie à fendre l'âme. Corina est sans voix. Le corps engourdi, la vue brouillée, des araignées plein le visage, Paul reconnaît Nectarine. Alors, son dernier cri déchire le jour, glace le sang et s'évanouit dans le vent.